

Extraits de « Du Nitrate dans le Cassoulet »

En gras des commentaires permettant de rendre compréhensibles les passages cités.

« Neuf heures douze.

Mavros crut avoir mal entendu. Incrédule, il tendit l'oreille. Le journaliste ne cessait de répéter qu'à huit heures quarante-trois, une explosion avait volatilisé le site de Nitroprod et que, là où se trouvaient les hangars de stockage, il y avait maintenant un cratère de soixante mètres de diamètre et dix mètres de profondeur. Tout autour il n'y avait plus qu'un amas de poutrelles métalliques tordues. Il avançait un premier bilan : dix morts, quinze, plus peut-être, on ne savait pas. Et au moins une cinquantaine de blessés.

Soudain, Mavros réalisa.

Le sang se retira de son visage et il murmura : « Nom de dieu !... Sans cet embouteillage ! » Une sueur glacée perlait dans son dos. Il repensa au merdier automobile, à la Twingo, à son impuissance et surtout à la vague de fureur qui l'avait submergé. Une curieuse sensation de joie et de terreur mélangées le saisit et laissa place à l'hébétude.

Il était vidé, flasque et une envie irrépressible de vomir montait du plus profond de lui-même.

Sur 109.1 FM, la station locale, la rédaction au grand complet était mobilisée. Malgré le cordon serré de flics et de militaires, quelques journalistes s'étaient infiltrés et décrivaient le chaos.

D'après les premiers éléments de l'enquête il semble que l'explosion ait eu lieu dans les hangars où était stocké du nitrate d'ammonium.

« Nom de dieu ! Le nitrate ! » s'exclama Mavros dont l'estomac était secoué par des spasmes de plus en plus violents.

Le vingt-neuf avait pété ! Incrédule, il retourna l'information dans tous les sens. Comment ce tas de merde avait-il pu exploser ? Invraisemblable ! Et pourtant, à chaque fois qu'il avait pénétré là-dedans, il avait constaté le délabrement du bâtiment. Un dépotoir ! Puis il se rappela les avertissements de Maurienne, le responsable sécurité, sur les dangers du produit. « Tout le monde, avait rappelé Maurienne, considère le nitrate d'ammonium comme chimiquement stable. C'est faux ! Il peut dans certains cas exploser en dégageant une énorme quantité d'énergie. »

Plusieurs mois auparavant, des tracts avaient circulé dans l'usine. Ils rappelaient les accidents qui avaient eu lieu dont certains remontaient aux années vingt. À chaque fois il y avait eu beaucoup de morts et de blessés.

« Un engrais » ricana-t-il pour lui-même.

Tout à ses pensées, Mavros n'écoutait la radio que d'une oreille. Une journaliste annonça qu'elle allait donner la liste des premières victimes. Curieux et inquiet, il tendit l'oreille.

Son nom était-il sur la liste ?

Le rendez-vous hebdomadaire avec le chef de fab faisait partie de la routine. Pour tous il était sur les lieux de l'explosion à l'heure fatidique. Devant le vingt-neuf, avec Picard !

Alors ?

Mavros monta le son pour couvrir le bruit des sirènes.

Premier bilan, annonça la journaliste d'une voix blanche. Onze morts : les huit ouvriers qui travaillaient dans le hangar, l'ingénieur Abel Picard, chef de fabrication et Constantin Mavros, adjoint sécurité. Des recherches sont en cours pour retrouver plusieurs autres personnes disparues à cette heure.

Un long silence plana. Une chape de plomb tomba sur les épaules de Mavros. Il n'arrivait pas à y croire : officiellement, l'adjoint à la sécurité Constantin Mavros était mort !

Il répéta plusieurs fois : « Je suis mort ! »

La journaliste reprit :

L'explosion a été si violente que tout a été soufflé. La plupart des victimes ont été volatilisées et, à l'heure actuelle, aucun reste humain n'a été retrouvé...

Les mots pesaient lourd dans la tête de Mavros. »

Mavros passe en revue sa vie actuelle. Le bilan est lamentable. Tout foire. Alors...

« Mavros n'écoutait plus.

Son cerveau travaillait à grande vitesse. Il se dit qu'une chance de repartir à zéro se présentait. Une chance unique à saisir, une décision à prendre dans la minute. L'occasion lui était offerte d'effacer l'ardoise et de faire un bras d'honneur à tous les Fontana, Picard et autres, à la Nitro et aux engrais, à Lili et à son amant. De surcroît, il était persuadé qu'il allait tirer parti de la situation. Il ne croyait pas la version officielle. Pour lui ce n'était pas un attentat et il était persuadé que s'il gérait bien son coup, s'il était gonflé, il allait ramasser le paquet.

La décision s'imposait.

Mavros décida que Constantin Mavros était mort. »

Face à Mavros il y a deux personnels du Bureau enquêtes spéciales de la World Insurance Co, dont Hélène qui va sur les lieux de la catastrophe...

« Vingt-deux heures quinze.

Hélène fit un détour avant d'aller à l'hôpital. Elle évita les barrages de police et fila vers le quartier dévasté.

Arrivée devant le pôle chimique, elle arrêta le moteur.

Le silence lui tomba dessus. Un silence lourd et douloureux. Pas un bruit, même pas le froissement d'une feuille d'arbre, le bruissement d'une aile d'insecte. Le bourdonnement de la vie s'était arrêté.

La vision apocalyptique était soulignée par les ombres que la lune découpait dans l'enchevêtrement des poutrelles métalliques. Cela évoquait un bombardement aérien, Dresde rasée en 1945, un tremblement de terre ou encore le vide total, l'éradication de la vie que montraient les photos de la plaine d'Hiroshima après Little Boy. Deux volutes de fumée s'élevaient au-dessus du chaos, une noire et une autre de couleur crème. La poussière n'en finissait pas de retomber. Les images des deux tours new-yorkaises s'effondrant dans un nuage dense et opaque et celles de femmes et d'hommes, gris de poussière, fuyant droit devant eux, repassèrent devant ses yeux.

Immobile, elle regardait. En face, les yeux creux des squelettes d'acier la fixaient.

Plus loin, adossés à la colline, des dizaines d'immeubles, sans toit, sans tuiles, aussi loin que portait le regard. « Comment a-t-on pu construire à quelques centaines de mètres de ce que tout le monde savait être une poudrière ? Comment a-t-on pu délivrer les permis de construire ? »

Du béton, encore du béton et toujours du béton. Des barres de dix étages, des tours de vingt, trente étages. Pas la moindre lueur. L'électricité n'était pas rétablie et, au lieu de la géométrie des taches sombres, brillantes et clignotantes de la vie, il n'y avait que des milliers de trous noirs, autrefois fenêtres et balcons, plongés dans l'obscurité. Dans certains appartements il ne restait que quatre murs ; les cloisons, les portes et les fenêtres avaient été soufflées. Tout avait été balayé : placards, armoires, lits, chaises, casseroles, jouets des mômes, pendule de la grand-mère... pfffft, le grand souffle avait tout emporté.

Dans la rue, des tas de verre et des amas de meubles déchiquetés témoignaient.

Sur cette maison-là, le toit avait été soufflé et de la charpente meurtrie pendaient de lamentables morceaux de laine de verre. Un peu plus loin, là où les dégâts étaient moindres, des panneaux de contreplaqué et des bâches plastiques habillaient les fenêtres. On sentait le froid s'insinuer là-bas. Demain ce serait la pluie.

D'un magasin – une grande enseigne comme l'on dit – il ne restait rien. Elle avait lu dans le quotidien local que la verrière avait explosé et que le toit s'était effondré sur les clients. Trois morts en deux secondes !

Des véhicules de toutes sortes étaient abandonnés : un bus, deux camions, une vieille Peugeot. Ils avaient pris le souffle brûlant de plein fouet. Recroquevillés sur eux-mêmes, déchirés, enchevêtrés, ils étaient recouverts d'une couche de poussière noire et grasse.

L'odeur était là, elle aussi, plus légère que la veille mais toujours insupportable.

Elle passa devant un pan de mur recouvert de dizaines d'affiches. Toutes hurlaient leur colère : « Plus jamais ça ! »

Hélène démarra et partit à vive allure. Sa tête était vide, trop vide. Sa tête était pleine, trop pleine.

Elle débordait de fureur. »

La combine de Mavros est un fiasco. Poursuivi par les sbires de Fontana, son créancier, il fuit la ville. Il est sur l'autoroute, il fait nuit...

« Le froid venait de le réveiller.

Il avait faim et soif. À cent cinquante mètres, la boutique, baptisée The Shop, brillait dans la nuit. Personne, à l'exception de la femme qui tenait la caisse. Mavros estima le moment opportun et sortit. Enveloppé par la nuit froide, il frissonna alors qu'il se trouvait au sein d'un tourbillon glacé qui emportait papiers et débris de toutes sortes. Il entra et chercha, dans l'amoncellement des vitrines publicitaires et des comptoirs emplis de colifichets souvenir, le bac réservé aux sandwiches. Il en saisit un, au hasard, prit une plaque de chocolat, et une bouteille d'eau.

Dehors, il prit le temps de pisser dans un coin sombre et, deux minutes plus tard, ouvrit la porte de la bagnole et se laissa choir sur le

siège en poussant un soupir. Il s'en voulait d'avoir peur, une peur organique qui délite tout, le cerveau et les muscles. Il se sentait en danger, poursuivi et il voulait mettre le maximum de kilomètres entre lui et les Peretti.

Il fronça le nez. Une odeur de pourriture végétale envahissait la caisse. Il prit le sandwich, commença à le développer... Un ordre claqua :

– Pose ça et mets tes mains sur la tête.

Une voix grave, éraillée, venant, aurait-on dit, du larynx d'un fumeur en fin de parcours, une voix autoritaire qui faisait froid dans le dos tant elle recelait de dureté, mais quand même une voix de femme. Mavros chercha un regard dans le rétro, mais n'en trouva pas. La femme se tenait à l'écart, comme si elle craignait de montrer son visage. Il lâcha son sandwich, leva les bras et posa les mains sur son épaisse chevelure. Il tremblait.

Mavros maudit ce coup du sort. Alors que ça se présentait plutôt bien ! Il n'avait rien vu venir. Pendant son bref sommeil, deux bahuts espagnols, des quinze ou vingt tonnes, s'étaient garés sans bruit sur l'aire de stationnement qui leur était réservée. Sur le plus proche, on pouvait lire, en lettres noires sur fond jaune : Frutos del sol, Lopez-Delgado Hermanos, Murcia.

Les routiers avaient laissé les feux de position allumés et s'étaient endormis. Il se dit que, sans doute, la femme avait voyagé en douce, tapie au fond d'un de ces mastodontes, coincée entre des montagnes de caisses, abruti de bruit et à court d'oxygène. Alors quand elle avait vu la Peugeot et ses coussins bleu nuit, elle s'était glissée à l'extérieur.

« J'ai oublié de fermer la voiture à clé. Quelle connerie ! se dit-il. Même pour quelques minutes, même si personne ne se trouvait sur le parking, j'aurais dû me méfier. Et maintenant je me fais braquer par cette meuf, tout ça parce que j'ai eu un moment de relâchement. » Il était au bord des larmes.

Elle demanda :

– T'es armé ?

Il hocha la tête de droite et de gauche tout en jetant un coup d'œil sur le paquet qui traînait sur le sol, côté passager. Le magnum était là, mais, dans sa hâte, il n'avait pas pensé à le charger.

– Je vérifie. Bouge pas, menaçà la voix.

La femme appuya le canon de son arme à l'arrière de son crâne et passa la main droite devant lui. Elle fouilla les poches et passa sa main sous les aisselles. »